

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 35 (1897)
Heft: 36

Artikel: Touristes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-196430>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
 PALUD, 24, LAUSANNE

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
 St-Imier, Delémont, Bienne. Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
 Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
 S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Touristes.

S'il est une lecture qui offre un saisissant à propos dans ce moment, c'est bien *La Suisse inconnue*, de M. Victor Tissot, ouvrage riche de variétés intéressantes, d'anecdotes et de pittoresques descriptions. Nous lui empruntons ces spirituels portraits qu'il nous trace des touristes étrangers qui visitent notre pays:

LES FRANÇAIS. — Voici le touriste marié, — le moins sérieux de tous, — déjà ventripotent et à moitié chauve. Se reconnaît à sa petite taille, à ses courtes jambes, à sa femme qui marche comme une sentinelle à ses côtés, et à ses occupations et à ses préoccupations de bonne d'enfant. Sans cesse à la recherche de Paul ou de Jeanne, qu'il craint de voir disparaître dans un abîme ou un torrent. Porte le waterproof et le châle de madame, et les mioches quand ils sont fatigués. Sue toujours à grosses gouttes et jette des regards d'envie aux chiens sans collier. Ne trouve rien de plus beau que les chemins de fer allant jusqu'au sommet des montagnes et les tramways allant jusqu'au pied des glaciers. Voyage pour faire comme tout le monde, pour inscrire son nom et ses qualités sur les registres d'hôtel et pour que sa femme puisse dire, l'hiver, les jours de réception: « Ah oui, le Rigi, — ce petit chemin de fer de bébés, oh! délicieux! »

Vient ensuite le touriste garçon: vingt-cinq à trente-cinq ans; aussi alerte et audacieux que le touriste marié est prudent et pesant. Traite les montagnes avec une familiarité de supérieur à inférieure, tape sur le ventre du Cervin et prend la Jungfrau par le menton comme une servante d'auberge. Sanglé dans un veston de drap, feutre sur l'oreille, sac au dos, guêtré, armé de l'alpenstock, va partout, n'a peur de rien, grimpe jusqu'où grimpe le chamois, et arrive le soir, fait comme un bandit, tout brûlé de soleil, dans quelque hôtel de la montagne, où, après souper, il demande aux dames si elles veulent danser la valse. Prend facilement des airs de grand seigneur, boit sec, console les veuves ou les femmes séparées, à 3000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et finit par épouser une héritière qu'il a sauvée d'une inondation ou d'une avalanche.

LE TARTARIN (voir Daudet). — Type très commun. Voyage dans les illusions et la flanelle, change quatre fois par jour de vêtements pour ne pas s'enrhumer. Dans la plaine, tient des discours aux paysans pour leur apprendre à semer le blé et à distinguer les navets des pommes de terre; croit que les Suisses tirent encore avec des arbalètes et que les ours de Berne ont été capturés dans l'Oberland. Salue tout le monde, cause familièrement avec le portier de l'hôtel, qu'il prend pour le maître d'hôtel ou un amiral suisse, à cause de sa casquette à galon d'or, pince le bras des sommelières, fait ses confidences aux garçons de café et aux portefaix; à tout vu, tout visité, tout ascensionné; raconte des histoires qui ne sont jamais arrivées, est infatué de soi, se croit plus fort montagnard que les hommes de montagne, et le crie tout haut. La terreur des tables d'hôtes, l'épouvantail de tous les gens sensés. Signe particulier: sa présence est redoutée à trois lieues à la ronde.

LES ANGLAIS. — D'une fabrication supérieure, d'une chair aux tissus serrés, habitués tout jeunes aux exercices violents, ils sont invincibles aux fatigues, font douze lieues par jour sans que leurs jarrets d'acier se détendent; les premiers grimpeurs du monde et les plus intrépides, courant tou-

jours à une découverte ou à une conquête, esprits féroces, tenaces, pleins de passion sous leur apparente froideur, escaladant les montagnes avec une ardeur belliqueuse et enlevant d'assaut les sommets inaccessibles. Recherchant le péril comme une jouissance et une volupté. Voyageant aussi en famille avec tout un régiment de filles habillées de la même étoffe et de la même façon, robes courtes, jupes écossaises, la jambe serrée dans un bas noir, les cheveux coupés courts sur le front ou pendant très longs, en crinière, dans le dos, le cou emprisonné par un col d'homme, la taille serrée dans une jaquette de coupe militaire; ni fille ni garçon, mais Anglais. Portent des télescopes, des herbiers, des cannes à pêche, des filets à papillons et ramassent tous les petits cailloux qui brillent.

On trouve aussi en Suisse un type d'Anglaise qui mérite une mention spéciale: c'est la vieille fille longue, plate et coriace, aussi sèche que la morale des petits traités bibliques, en route depuis l'âge de trente ans, et approchant de la cinquantaine, ayant traversé toute seule le Sahara à dos de chameau, et ayant, pendant deux mois, été prisonnière des bandits grecs; étant montée au sommet de la Jungfrau sans guide, avec un petit pâtre. Ne voyage que pour faire des kilomètres.

L'an dernier, ses jambes en compas ont arpenté deux mille cinq cents lieues; elle n'a qu'un désir, qu'un but, qu'une ambition: dépasser ce chiffre cette année. C'est l'Anglaise que les caricatures nous montrent fagotée comme un épouvantail, avec un châle écossais à carreaux rouges, affublée de grosses lunettes bleues, la bouche ouverte jusqu'aux oreilles sur des dents en touches de piano, le corps serré dans un fourreau de parapluie noir, vidant une bouteille de vin blanc en lisant le *Times*.

Toutes les Anglaises, du reste, trouvent les gouffres *very amables* et les précipices *chânants*.

LES ALLEMANDS. — On en rencontre aujourd'hui presque autant que d'Anglais. Traitent un peu la Suisse en province annexée. Portent des chapeaux de paille recouverts de toile grise, en forme d'obus ou de melon. Fument toujours quelque chose, pipe ou cigare; très bruyants dans les lieux publics et les wagons, sur les ponts des bateaux. Agitent sans cesse des questions religieuses, sociales ou politiques; même sur le Rigi, en présence du soleil qui se lève, parlent de la nouvelle loi sur l'alcool, et, connaissant la Suisse mieux que les Suisses, possèdent à fond la science de voyager économiquement, de manger et de boire beaucoup en dépensant peu. Joyeux et bons compagnons quand ils ne sont ni nobles, ni savants, ni officiers, ni caporaux, ni avocats, ni Prussiens de Prusse et qu'ils ne se sont pas couverts de gloire en 1871.

Un type particulier, c'est le *Jaegerianer*, ainsi nommé du nom du docteur Jaeger qui compte actuellement plus de cinquante mille adeptes en Allemagne. Le *Jaegerianer* est entièrement voué à la laine, comme le végétarien aux végétaux. Hors le vêtement de laine, pas de salut. La chemise est en laine, la coiffure est en laine, la cravate est en laine, un tricot qui a une forme vague de veston ou de redingote couvre le dos et la poitrine, et les chaussures également sont en laine. Le *Jaegerianer* laisse pousser ses cheveux et il se lave le plus rarement possible, — pour ne pas se refroidir.

La Prussienne marche droite, raide, le monocle à l'œil, comme un caporal habillé en femme. Ces filles de soldats ont des allures de soldats. Aucune souplesse dans la taille, aucune grâce dans la démarche et la maintien. Elles semblent vissées sur un pied en bois, avec une tige de fer, qui leur

monte des talons jusqu'à la tête. Et quelle voix! on dirait qu'elle est produite par une mécanique en fer, tant elle est dure, tant elle grince. Leurs yeux blancs ont l'éclat froid de deux boutons d'uniforme, de deux boutons d'acier. Celles qui flottent entre la quarantaine et la cinquantaine ont l'air de petites fortifications portatives et de voyage; leur poitrine, grasse comme une poitrine d'oie de Hambourg, a des avancés, des redans, des bastions.

Notons encore, du côté des dames, les petites Américaines de dix-huit ans, qui font leur tour d'Europe et de Suisse à deux, comme deux pigeonnées et la recherche du pigeon sympathique. Ne voyageant jamais que dans les wagons d'hommes, elles ont toujours l'air de s'amuser comme quatre, quoique ne voyageant qu'à deux; retournent auprès de leur maman avec une robe d'innocence qui leur sert de robe de mariage.

Ces différentes espèces de touristes se subdivisent en une infinité de variétés. Il y a le touriste grave, convaincu, qui va à la montagne avec la piété et la ferveur du prêtre à l'autel; qui accomplit une mission, un sacerdoce. Il y a le touriste de fantaisie qui s'habille et s'équipe en gravure de mode; le touriste de salon qui ne regarde la Suisse que du pont des bateaux à vapeur, des fenêtres de son wagon et du balcon de son hôtel; le touriste flâneur ou rêveur qui passe ses journées au bord des ruisseaux, le ventre dans la molle fraîcheur des herbes; il y a encore le touriste insouciant et philosophe, acceptant en riant le mauvais dîner et le mauvais gîte, toujours content, même lorsqu'on l'écorche; le touriste progressiste, coiffé d'un casque en moelle de sureau, vêtu de draps imperméables et portant des appareils de toutes sortes pour faire sa cuisine lui-même, pour éclairer les glaciers la nuit, pour photographier instantanément les chamois, pour franchir les crevasses et grimper les rochers à pic; mais le plus drôle de tous, c'est le touriste toqué ou savant, qui a des thermomètres pleins ses poches, qui en met à son chapeau, sous ses aisselles, dans ses culottes, à ses jarretières; il porte des hydromètres, des podomètres, des instruments pour mesurer la hauteur des montagnes et la profondeur des rivières, des sondes, des marteaux, des microscopes, des pincettes, des fioles et des calpins étiquetés sur lesquels il note combien il y a de vitres aux fenêtres des maisons, dans les villages de la première zone, et si, dans la seconde zone, les pores ont la queue pendante ou en trompette.

De toutes ces variétés, le plus heureux est le touriste cynique ou excentrique. Celui-là se moque du qu'en-dira-t-on; absolument sans gêne, dédaigneux de l'opinion, il se conduit chez les autres comme chez lui, vit et voyage pour lui seul, sans se préoccuper de personne, mange et couche avec les pâtres, laisse pousser sa barbe, retourne à l'état de nature, affronte tous les temps et tous les dangers, se taille un royaume et s'affuble d'une véritable royauté dans la solitude de la montagne.

Savigny.

A l'aspect de ce village propre, où l'on remarque de charmantes habitations, et que domine son église dont le clocher brille sur une éminence d'où l'on jouit d'un panorama superbe, on ne peut se figurer ce qu'était autrefois cette localité.

Le nom de *Savigny* est remarquable par le fait qu'un seigneur nommé Anselme, fondateur du prieuré de Bénédictins, de Lutry, au XI^e siècle, plaça ce monastère sous la dépendance de